

Gustave Fréjaville

Gustave Fréjaville est né le 30 novembre 1877 à Cajarc et meurt en 1955 à Paris. Lorsqu'il demande son admission au Syndicat de la critique en 1912, il écrit dans une petite revue bimensuelle, *Le Foyer*, depuis 1909, c'est-à-dire depuis trois ans ce qui, comme il le souligne, dépasse « le minimum requis » pour être candidat, qui est de deux ans d'activité régulière et rémunérée. Gustave Fréjaville poursuit par ailleurs une carrière de fonctionnaire à la mairie du 1^{er} arrondissement. Sa lettre de candidature porte la « triple apostille » de ses parrains, Fernand Bourgeat, Alfred Bruneau et Paul Ginisty. Comment s'est-il procuré ces prestigieuses signatures ? En fait, il a été introduit dans le milieu littéraire parisien par son compatriote Gustave Larroumet¹ (lui-même né à Cajarc), professeur en Sorbonne et feuilletoniste au *Temps* où il a succédé à Francisque Sarcey. Son rapporteur est Édouard Sarradin². Fréjaville est élu le 27 novembre 1912 par treize voix contre une, comme l'indique le registre des candidats. Admis, il se voit attribuer le dossier nominatif n^o 209 .

Il n'est pas inintéressant de noter que la carrière de Fréjaville, très modeste à cette époque, va se trouver nettement favorisée par cette admission, à tel point que les articles nécrologiques et les hommages qui lui seront rendus ne parleront même pas de ses débuts dans la revue *Le Foyer*, mais feront commencer sa carrière dix ans plus tard, à *Paris Midi* (1919-1922). Il entrera en 1918 au *Journal des Débats* (peut-être grâce à son rapporteur), où il restera jusqu'en 1936. Il y donne une chronique quotidienne sur les variétés et le théâtre. Il rédige aussi des études sur l'avenir du cinéma, entre 1920 et 1922. À *Comœdia*, il devient en 1922 chef de la rubrique *Théâtre de Variétés*, et rend également compte des livres sur les arts du spectacle sous le titre *La Scène et le livre*. « On peut dire qu'en tant que journaliste, il est le créateur de la critique des spectacles de variétés. Avant lui, ces spectacles n'étaient mentionnés dans la presse qu'à titre publicitaire³. »

On le surnomme bientôt le « Jules Janin⁴ de la piste et du chapiteau ». Il écrit en 1923 un livre, *Au Music-Hall*, « considéré comme indispensable, par les spécialistes, pour l'étude de cette forme d'art populaire. On désigne cet ouvrage, sous le nom de “Le Fréjaville” »⁵. Mais pour avoir une idée précise des critiques de Fréjaville, il faut se tourner vers le fonds Fréjaville détenu à la BnF.

Légué par M^{me} Fréjaville à la mort de son mari, il contient des cahiers dans lesquels sont collées toutes les critiques par ordre chronologique. Ce fonds comporte une importante correspondance avec des artistes de cirque et de music-hall, et une grande documentation (presse et ouvrages) sur ces arts considérés comme mineurs jusqu'à leur réhabilitation par Fréjaville.

Quel type de critique était Fréjaville ? A-t-il été ce précurseur que glorifient ses thuriféraires ? Une lecture attentive des articles publiés dans *Comœdia* fait plutôt apparaître le portrait d'un critique assez conformiste. Si, en effet, un critique « en titre » s'intéresse pour la première fois et de façon régulière à la production « légère », il ne le fait que de façon extrêmement conventionnelle. Ses comptes-rendus singent ceux des spectacles dits sérieux sans s'interroger sur ce qui fait leur succès populaire (notamment par l'étude du public), la tradition ou la nouveauté de ces divertissements. Il met néanmoins beaucoup de bonne volonté à comprendre les

performances des acteurs, principalement celles des circassiens. Un écho dans la presse⁶ raille ses efforts: les artistes questionnés par Fréjaville se joueraient de lui, lui raconteraient n'importe quoi

1 Gustave Larroumet, dossier 8SDJ/119/24

2 Édouard Sarradin (1867-1957), conservateur de musée et critique artistique au *Journal des Débats*. Dossier Sarradin 8SDJ/124/13

3 Hommage rendu à Fréjaville par Raymond Marcenac à Cajarc, en 1964.

4 Jules Janin (1804-1874) fut critique pendant près de quarante ans au *Journal des débats*. Il fut surnommé « le Prince des critiques ».

5 Hommage rendu à Fréjaville par Raymond Marcenac

6 Coupure de presse se trouvant dans le fonds Fréjaville de la BnF

et se tordraient de rire le lendemain, à la lecture des explications fantaisistes qu'ils lui auraient fournies.

Pour rendre compte de l'ensemble de la production, Fréjaville utilise constamment les mêmes artifices. À l'inverse de tous ses confrères qui s'étendent longuement sur le texte au détriment de la mise en scène, il ne s'attarde jamais sur l'histoire, qui semble souvent d'une pauvreté affligeante. Mais l'exercice se révèle quelquefois périlleux quand la mise en scène elle-même est bâclée : Gustave Fréjaville s'indigne, lors de la générale de *Rhen... âneries*, d'avoir assisté à une répétition plutôt qu'à un spectacle fini : « Il est possible que le spectacle du *Perchoir* devienne fort agréable après quelques jours de mise au point. Toutefois il eût été préférable de faire ce travail avant de convoquer la critique, dont la tâche est déjà lourde, et qui éprouverait plus de satisfaction à n'enregistrer que des succès. »⁷

Car Fréjaville est un critique bonhomme qui n'est là que pour constater le succès et l'accompagner. Certains échos, sous couvert d'anonymat, raillent ce journaliste jugé fat et un peu grotesque qui s'est donné le titre d'inventeur de la critique de music-hall. On se moque de ses papiers constamment « bienveillants » : « M. Gustave Fréjaville – qui fait dans les variétés et chansons – y manie l'encensoir avec une adresse qui touche à la virtuosité »⁸. Le critique aimable n'est cependant pas dénué de toute qualité. Quelques spectacles un peu plus élaborés, comme ceux de Rip⁹, donnent droit à des compte-rendus assez complets. Dans la revue *Aux Ânes, citoyens*, Fréjaville s'intéresse au sens du spectacle : « Koval représente un peu plus tard l'ouvrier de l'usine dramatique dirigée par M. Quinson¹⁰ ; dans la machine, il met des pages de Beaumarchais et de Racine, qui sont la matière première, et qui ressortent en manuscrits de pièces à succès, selon la formule moderne. Cette scène est une satire littéraire extrêmement savoureuse.¹¹ »

Plus rarement, un spectacle arrache à Fréjaville un jugement violent. C'est le cas pour *Le Phénomène*, parade de Sacha Guitry dans laquelle joue Raimu, présentée pour la réouverture de l'Alhambra. Si Fréjaville loue le jeu de Raimu (qui constitue une « nouveauté piquante et qui donnait à la soirée l'attrait d'une première très parisienne »), il ne comprend pas « cette colère révolutionnaire » chez Guitry : « Quel abus nouveau et scandaleux a découvert M. Sacha Guitry pour entrer en transe et parler au peuple ? Si cela a été applaudi, c'est grâce au talent des artistes. [...] Quant aux spectateurs étrangers qui forment, on le sait, une grande partie de la clientèle de ce music-hall britannique, en voyant M. Sacha Guitry taper sur les institutions de son pays avec cette frénésie d'enfant gâté et avec toute l'autorité de son nom justement glorieux, ils ont dû se réjouir au fond de leur cœur et penser que, décidément, les Français sont incorrigibles – et que M. Sacha Guitry est bien français. »¹² Fréjaville est indigné : comment pouvait-on oser se servir du music-hall comme d'une tribune ?

Pourtant dans les années 1930, l'actualité n'est jamais absente, même des spectacles de chansonniers, et le 6 février 1934¹³ Gustave Fréjaville consacre dans *Comœdia* une chronique aux « chansonniers et l'actualité » : sans s'étendre sur les opinions exprimées dans la revue *Par*

7 *Comœdia*, 24 septembre 1922

8 Coupure de presse, fonds Fréjaville, BnF

9 Rip (1884-1941), pseudonyme de Georges-Gabriel Thenon, fut revuiste, chansonnier et auteur de comédies musicales

10 Gustave Quinson (1863-1943), homme d'affaires qui a dominé le théâtre parisien jusqu'à la seconde guerre mondiale, et dirigé de multiples théâtres : théâtre du Palais-Royal, Vaudeville, Gymnase, Bouffes parisiens. Mais il sut aussi confier la direction artistique à de véritables hommes de théâtre comme Gémier qui, assisté de Dullin, sauva le théâtre des Champs-Élysées (rebaptisé provisoirement Comédie Montaigne). Malgré tout, Quinson est resté le symbole d'un homme d'affaires ayant transformé l'art théâtral en « usine » à succès.

11 Gustave Fréjaville, *Comœdia*, décembre 1922

12 Gustave Fréjaville, *Comœdia*, 26 août 1923

13 Date d'une manifestation antigouvernementale qui tourna à l'émeute place de la Concorde

fil spécial de Géo Charley où sont évoqués les événements de « notre époque malade », il considère que ce spectacle « forme un divertissement de qualité ».

Mais dans l'ensemble, les critiques de Fréjaville manquent d'intérêt. C'est lorsqu'on aborde des sujets politiques, comme on l'a vu précédemment avec Sacha Guitry, qu'il se dépare de sa bienveillance. Cela n'arrive pas souvent dans le domaine qui est le sien – les spectacles de variétés –, mais la politique entre en jeu dans son rôle de membre du Syndicat de la critique. Alors le journaliste bonhomme et affable peut se montrer plus acerbe, et découvrir son vrai visage. En effet, parce qu'il est membre du Syndicat depuis un certain temps, des candidats sollicitent son parrainage, et le Président lui donne des rapports à faire sur quelques postulants. Le rapport négatif rédigé par Fréjaville sur Henri Lévy qui sollicite son admission au Syndicat, révèle l'autre aspect du personnage : « M. Henri Lévy est critique dramatique au journal *Le*

Radical depuis deux ans, à la revue *Le Foyer*¹⁴ depuis trois ans. Il a adopté pour ses articles, une forme épistolaire qui leur impose un ton de chronique fantaisiste, plutôt que de critique, quel que puisse être, par ailleurs, le fond sérieux des idées exprimées. Les articles du *Radical* sembleraient seuls en tout cas, pouvoir entrer en ligne de compte à l'appui de sa candidature, la place qui lui est laissée dans *Le Foyer*, revue mensuelle, ne lui permettant guère qu'une énumération rapide de pièces jouées, et non une véritable discussion de leur valeur. Il semble, dans ces conditions, que

les titres professionnels de M. Henri Lévy apparaissent un peu indécis¹⁵ et qu'il n'y aurait aucun inconvénient à ajourner la décision à prendre sur sa candidature. »¹⁶

Il n'y aurait rien à redire à ce rapport – le rapporteur étant libre de ses opinions – n'étaient les arguments employés par Gustave Fréjaville: «la forme épistolaire» qui manquerait de sérieux est annoncée par le pseudonyme choisi par Lévy qui signe Lewis et Irène. Cette double identité permet au critique de dialoguer, de donner des arguments contradictoires ou d'infléchir certaines affirmations. La forme adoptée par le critique et qualifiée de « fantaisiste » par le rapporteur est au contraire révélatrice d'une pensée originale, ce qui, bien sûr, est très éloigné de l'esprit conventionnel de Fréjaville (et d'une partie importante du Syndicat de la critique).

L'hebdomadaire qui tolère cette originalité est *Le Radical* créé par Édouard Herriot¹⁷. La critique de Lévy y occupe deux larges colonnes en dernière page et, en dépit de sa forme, est tout à fait sérieuse. Lévy traite des pièces parisiennes qui lui semblent dignes d'intérêt. Mais c'est le mépris affiché par Fréjaville pour le travail de Lévy dans la revue *Le Foyer*, qui est le plus insupportable dans ce rapport. *Le Foyer* est la revue mensuelle des œuvres sociales des cités-jardins. Lévy y fait un véritable recensement des œuvres qui peuvent intéresser un public ouvrier soucieux de se divertir avec des pièces de qualité. C'est un travail ouvert et généreux, qui donne une indication précise des préoccupations du critique Henri Lévy¹⁸. Et celles-ci ne sont évidemment pas du même ordre que celles de Fréjaville... Ce rapport est intéressant car on peut y lire en filigrane les présupposés de Fréjaville : Lévy est un critique de « gauche » dans des journaux qui affichent clairement leur opinion¹⁹, dans ces années 1930 où les clivages gauche/droite sont exacerbés. C'est un critique « provincial » qui exerce son métier en Province, et même si le Syndicat a

14 Le titre de la revue dans laquelle travaille Henri Lévy est curieusement le même que celui de la revue dans laquelle a commencé Gustave Fréjaville, mais seul ce titre les rapproche. Car *Le Foyer*, revue dans laquelle travaille H. Lévy est le mensuel des œuvres sociales des cités-jardins.

15 Ils l'étaient beaucoup moins que ceux de Fréjaville en 1912 lorsqu'il a demandé son admission.

16 Fonds du Syndicat de la critique à l'IMEC. Dossier Henry Lévy.

17 Plusieurs fois président du Conseil et ministre, le radical Édouard Herriot (1872-1957) a été maire de Lyon.

18 Henri Lévy est certainement de la famille du fondateur des cités-jardins en France : Georges Benoit-Lévy (1880-1970), juriste et journaliste de métier qui, à la suite d'un séjour en Angleterre à la demande du Musée social, publie son ouvrage fondateur *La Cité-jardin*, en 1904, préfacé par le théoricien du coopératisme Charles Gide. Il fonde la même année l'Association des cités-jardins.

19 Notons quand même que Fréjaville prendra en 1939 la défense de Lucien Sampaix dans *Ce Soir*. Aragon y publie sa lettre de soutien : « La brimade exercée à l'égard de Lucien Sampaix est plus sottise encore qu'odieuse. »

effacé de son intitulé l'adjectif « parisien », il n'en reste pas moins très exclusivement parisien. Et il est surtout un critique qui fait preuve d'originalité, de « fantaisie », alors que Fréjaville est le fer de lance du conformisme. Or l'orientation politique de Fréjaville ne peut être passée sous silence – comme elle l'a été après sa mort – lorsque l'on retraça la carrière de ce critique. Dans les hommages de la presse comme dans les témoignages sur la carrière de Fréjaville en 1965²⁰, si l'on fait commencer sa carrière avec sa collaboration à *Paris-Midi*, organe plus prestigieux que la petite revue dans laquelle il travaillait à ses débuts, on oublie aussi fort opportunément ses dernières chroniques. Officiellement Fréjaville a pris sa retraite de critique en 1937, à 60 ans. Mais il reprendra du service au début de la seconde guerre mondiale, et sa carrière prendra un nouvel essor durant l'Occupation. Il collaborera à *Radio-Paris* et livrera une chronique chaque semaine jusqu'en 1944 à la revue *Comœdia* dirigée par Delage. Il y recense toujours les spectacles de variétés sans d'ailleurs, il faut le reconnaître, faire référence à une quelconque actualité. Mais la place qui lui est consacrée est beaucoup plus importante que celle qui lui était impartie dans l'ancienne *Comœdia* et qui s'était réduite comme peau de chagrin autour de 1935-1936 – hasard ou difficulté de Fréjaville à accepter le changement politique ?

Sous l'Occupation, sans contestation possible, Fréjaville a retrouvé une belle envergure de critique. Les émissions à *Radio-Paris*, dont trois manuscrits sont consultables à la BnF, sont intéressantes pour comprendre sa personnalité. Fréjaville en consacre une à Verlaine, qui a été sa première admiration d'adolescent lorsqu'il a débarqué à Paris : il s'est lui-même piqué de poésie et a fréquenté le Parnasse. L'émission *Souvenir de Verlaine*, enregistrée à domicile le 12 janvier 1944 par M. Étiévant et diffusée en partie le lendemain à 21 h, commence par les souvenirs personnels de Fréjaville, élève pensionnaire au lycée Saint-Louis puis étudiant au Quartier latin. Le critique n'a pas personnellement connu le poète, mais son souvenir était « vivant parmi nous » : « Il y avait dans notre culte pour ce poète qui ne figurait pas dans nos manuels scolaires, comme un piquant arrière-goût de révolte ou tout du moins une manifestation d'indépendance d'esprit. » Fréjaville confie ensuite les souvenirs des amis de l'époque, dont ceux de Bibi-la-Purée qui « nous inspirait une sorte de respect » car il avait « assidument escorté Verlaine dans la dernière période de sa vie ». Les anecdotes et les amis dont il parle – Montesquiou, Jean de Moréas – ne devaient pas être du goût de *Radio-Paris* car à la main en fin de manuscrit est indiqué « coupé largement ». Les passages biffés sont fort importants : Fréjaville, tout à ses souvenirs de jeunesse, s'était laissé emporter. Il était en effet tout à fait insensé, à cette époque de « redressement moral », de parler de tant d'homosexuels... Fréjaville, ainsi censuré, aurait pu arrêter là sa collaboration à *Radio-Paris*. Au contraire, il récidive. Les autres émissions donnent elles aussi en

creux une image inattendue du critique. Celle sur *Les Burlesques*²¹ distille quelques informations sur les penchants de Fréjaville en matière de théâtre : il y parle d'un spectacle en particulier, celui de Max Révol, « mélange savoureux de blague parisienne [...], de technique précise du clown et de légèreté du danseur ». Puis il continue « Peut-être n'est-ce pas absolument par hasard que l'esprit burlesque reparait dans nos spectacles populaires au moment où la faveur d'un public féru de distinction intellectuelle se porte, au théâtre, sur des auteurs dont il est bien permis de dire que la simplicité, la clarté, le naturel, le bon sens – et même parfois un minimum nécessaire

d'intelligibilité ne sont pas précisément les vertus dominantes. »²²

Mais c'est la dernière émission qui est la plus étonnante. Elle porte sur le sort des malheureux animaux en temps de guerre. Fréjaville s'apitoie sur le sort des animaux domestiques, « ces âmes adolescentes » rationnées à qui il « accorde un moment d'attention sympathique », puis il s'intéresse aux animaux de cirque et à leurs privations. Il termine sur les animaux de la ménagerie du Jardin des plantes, « pour qui l'on a construit cette fauverie, cette singerie renommées, sortes de palais qui sont tout de même des prisons et qui n'ont plus du tout la bonhomie de ces rustiques

20 Dix ans après sa mort, une plaque commémorative a été posée sur sa maison de Cajarc : Georges Pompidou, lui aussi natif de Cajarc, s'était associé à cet hommage.

21 Émission de *Radio-Paris* diffusée le 24 novembre 1943, à 21 h.

22 Fonds Fréjaville, BnF.

demeures, de ces cases d'un exotisme ingénu où s'abritent encore la plupart des hôtes de cette antique Arche de Noé. »²³ La conclusion est à la mesure du personnage : l'humanité devrait prendre modèle sur le monde animal qui, lui, vit en paix ! Outre l'extrapolation simpliste sur la « sagesse animale », on aimerait trouver dans les écrits de Fréjaville la même pitié pour le sort de certains humains durant cette guerre.

Cette « collaboration » de Fréjaville va lui valoir à la Libération quelques ennuis, dont fait état une part de sa correspondance dans le dossier à son nom. Sommé de s'expliquer devant le tribunal de l'épuration sur son attitude durant la guerre, Fréjaville s'en tire sans trop de mal: il n'a en effet rien écrit de vraiment compromettant. Mais on lui a retiré son poste au comité du Syndicat de la critique après une violente discussion, ainsi que l'indique une lettre d'Émile Mas : « Lors de l'AG de l'Association de la Critique dramatique et musicale du 20/11, quelques membres de l'Association attaquèrent avec une âpreté que rien n'excuse ceux de leurs confrères qui ont publié des articles dans les journaux de Paris en 1940-1944. Je déclare hautement qu'en agissant ainsi, les critiques n'ont pas seulement exercé leur droit, mais accompli leur devoir. [...] Les théâtres restaient ouverts ; ils étaient fréquentés par un public très nombreux, ils donnaient des pièces nouvelles, les critiques devaient-ils s'en désintéresser et laisser à des nouveaux venus, à des journalistes improvisés – on ne s'improvise pas critique dramatique –, à des individus sans culture, sans expérience, sans talent, le soin de rendre compte de ces spectacles et contribuer à laisser s'avilir le goût du public déjà fortement gâté ? Fallait-il abandonner les rubriques théâtrales aux amis, aux créatures des maîtres du moment ? Je ne le pense pas, et j'estime au contraire que ceux qui ont fui Paris occupé pour vivre tranquillement en zone libre sont moins dignes d'intérêt que leurs confrères qui ont supporté toutes les charges, les privations, les dangers, les rancœurs que nous valaient la présence de l'ennemi, la vue de nos rues, de nos monuments souillés par le cynique étalage des drapeaux, de l'odieuse croix gammée. [...] D'ailleurs, un critique vraiment indépendant ne se solidarise pas avec son journal, simple feuille de papier où il imprime ce qu'il pense. Pour ma part pendant la guerre 14-18, j'ai collaboré au *Gaulois* d'Arthur Meyer, au *Carnet de la Semaine* de Dubarry et à *La Vérité* de Paul Meunier ; je n'ai jamais subi l'influence même indirecte d'un directeur de journal et j'aurais aussi bien publié mes articles dans *L'Humanité* que dans *L'Action française*. [...]

Prenez les sanctions les plus rigoureuses contre ceux qui ont publié des articles en faveur de l'Allemagne ou contre nos alliés, la lecture des textes suffira pour les condamner. Mais n'étendez pas vos proscriptions aux critiques qui ont simplement exercé leur profession, au même titre que les autres citoyens français, auteurs et compositeurs dramatiques, comédiens, chanteurs, ingénieurs, ouvriers, artisans, commerçants etc., car le faisant vous créez des ferments de haine qui seront funestes au pays. [...]

Pour que la France renaisse à la joie il faut l'union de tous ses enfants. »²⁴

Fort du soutien de l'un des membres éminents du Syndicat, Fréjaville demande sa réintégration au Comité en 1946. Robert Kemp, critique au journal *Le Monde*, s'insurge :

« À notre dernière AG, le même scrutin qui enrichissait le Comité d'un écrivain exquis et sans tache, y introduisait un autre confrère contre lequel je n'ai pas d'animosité personnelle, mais dont la présence parmi nous pose problème... Le problème, précisément, qui, dans notre corporation, obsède depuis des mois et oppose parfois entre elles les meilleures consciences : un homme de lettres qui, fréquemment, durant l'Occupation, collabora aux journaux allemands de Paris, peut-il, dès qu'une de nos commissions d'épuration humaine et débonnaire a bien voulu le tenir quitte de toute sanction, être élevé aux postes d'honneur et de direction ?

Mon intransigeance me dit : non. Je n'exige pas la pendaison des petits coupables. Je ne comprends pas leur promotion. Ni la corde, ni les galons.

23 Émission *Bêtes de Paris*, diffusée le 25 juillet 1944 à 15 h.

24 Lettre tapuscrite d'Émile Mas, vice-président de l'Association de la critique dramatique et musicale, datée du 7 septembre 1944, BnF.

Ils ont, ce me semble, manqué de lucidité, de fermeté ! Ils se sont automatiquement mis à l'abri de beaucoup de soucis et de périls qui font la fierté des autres.

Et devant les concessions qui se multiplient, les résistants finiront par se demander s'ils n'ont pas été des naïfs et des dupes. [...]

Je vous adresse, mon cher Président – puisque l'épine est toujours là – ma démission de membre du Comité.

RK ²⁵

La démission de Robert Kemp, critique du jeune quotidien *Le Monde* et membre éminent du Syndicat, ne peut être acceptée par Edmond Sée qui fait pression sur Fréjaville pour que celui-ci s'efface discrètement. Fréjaville obtempère et écrit dès le lendemain :

« Le 13 juin 1946

Mon cher Président,

Le résultat du scrutin de notre AG du 5 juin, me faisant retrouver ma place au Comité, m'a causé une vive satisfaction. J'apprends maintenant que cette élection parfaitement régulière, dont le bénéfice me semblait acquis, serait susceptible de créer au sein du Comité, du fait de l'opposition de l'un de nos collègues, des divergences de principe et peut-être des conflits de personnes qu'il vaut mieux éviter dans l'intérêt général de notre association. Je serais désolé d'être personnellement la cause d'un tel trouble et je vous demande, devant cette situation nouvelle, de bien vouloir accepter ma démission de membre du Comité pour 1946-1947. Je remercie tous les confrères qui ont bien voulu, en me donnant leurs voix le 5 juin, m'accorder un témoignage précieux de confiance et d'estime dont je demeure très fier et très touché... »²⁶

Chantal Meyer-Plantureux

Une version de ce texte a été publiée dans *Le Texte critique : expérimenter le théâtre et le cinéma au XXème-XXI ème siècle* sous la direction de Marion Chénétier-Alev et Valérie Vignaux, Tours, Presses Universitaires François Rabelais, 2013.

25 Lettre de Robert Kemp à Edmond Sée datée du 12 juin 1946 dossier Fréjaville, IMEC.

26 Lettre de Fréjaville du 13 juin 1946. Dossier Fréjaville, IMEC